

# L'enfant du chêne

Christiane Cleer Lolliot

Copyright © 2018 Christiane Cleer Lollot

Tous droits réservés.

ISBN : 978-0-244-69384-8

*Automne 1969*

1

Depuis plusieurs semaines, le vent avait nettoyé le ciel. Elle descendit du car. Quelques voyageurs tournèrent la tête vers le talus, mais le lourd véhicule n'était plus qu'une coccinelle sur le dos de la colline lorsqu'elle se décida pour la descente du Réoboc.

Un coup d'air rabattit son col contre son visage.

Tous les champs étaient labourés.

Elle reconnut le verger : livré à l'automne, il jaunissait doucement. Un pommier, le tronc béant, achevait d'y mourir. Une maison neuve remplaçait la grange. Tracé entre deux gazons, un chemin pavé butait sur un carré de ciment. Dans des cache-pots de faux-bois, des arbres miniatures décoraient.

Comme elle détournait les yeux, son regard heurta une seconde demeure étrangère au chaume neuf. Entourée de jardins artificiels, elle occupait un pré que la jeune femme connaissait point par point, bout par bout, mais qu'elle ne reconnut pas.

Déconcertée, stupide, dans une vision embuée, la jeune femme revit l'étable accolée au clapier ; les fagots empilés jusqu'à ne plus former qu'une masse montagnaise, l'hiver, sous la neige ; le fumier, jamais assez volumineux, jamais assez gras ; les tinettes devant le vieux pommier.

Ses yeux cherchèrent la chaumière. Elle était là ; un peu honteuse, elle ne regardait plus que le minuscule potager qui lui faisait face et s'approchait désespérément de l'ancienne citerne goudronnée, laquelle pesait sur la haie du voisin.

La propriétaire sortit. Courbée, le pas traînant, rien ne rappelait la fière Normande qui, autrefois, vivait dans ces régions.

Elle porta un regard las sur un tas de bûches et une vieille scie. Son voisin était dehors, occupé à bêcher un jardin. Elle l'appela en montrant les bûches :

« Eh ! Pé Moret ! Ça s'rait-i un effet d'vot'bonté ?...

— Tout d'suite » obéit l'homme, qui cala sa bêche.

Le vent, un instant apaisé, enfla brutalement. L'herbe siffla. Les feuilles volèrent. Des volets claquèrent.

« Qué temps ! Hein ! Pé Moret. »

Tout en serrant son châle gris sur sa large poitrine, la vieille inspecta le ciel.

« J'en vois un gros, là-bas qui nous arrive dessus. I va crever bientôt, sûr ! Et ce s'rait pour nous qu'ça m'étonnerait point »

Son œil tomba sur la jeune femme.

On entendit la scie qui commençait à mordre le bois, la bûche gémir : ien, ian, ien, ian. Bang ! Moret lança les deux morceaux dans le cageot. Crachant dans ses mains, il continua :

« Vous avez raison, 'mame Falon, va falloir rentrer. »

Le jour se fit opaque, l'homme vit cela, au sol, en remarquant l'absence d'ombre autour de ses galoches.

« Sûr qu'ça va craquer, j'rentrons l'boé. »

Chaussés de savates, les pieds déformés, montés de jambes bleuies, soutenaient un corps large, débordant, massif. Frémissant encore sous la peau mauve qui recouvrait les joues flasques, le visage,

seul, trahissait l'ancienne force de la mère Falon. Ses larges pupilles fixaient, hypnotisées, le talus d'en face.

Sur le talus, comme un revenant ou comme le diable, se tenait toute droite, la silhouette.

Brusquement, le mannequin sembla prendre vie. Il disparut derrière le fossé pour réapparaître plus près, à la barrière de bois qu'il poussa. Il s'approcha :

« Ça alors ! s'exclama Moret, c'est-i toé ? Eh ! La gamine ? C'est-i ben toé ? Ben ça alors ! »

Car il l'avait reconnue, malgré la minceur, malgré les vêtements de citadine, malgré cette assurance, malgré ce calme, oui, sans doute aucun, c'était elle.

« Ben, dis donc, ça fait ben quinze ans, pas vrai ? »

Elle acquiesça sans sourire.

Moret regarda la vieille, muette, les lèvres blanches collées aux gencives édentées, puis la jeune femme au visage dur, il se décida :

« Bon ! Ben, euh ! J'rentrons ! »

Le nuage, au-dessus du vieux chaume, semblait en attente.

« Sûr qu'il va crever icites, dit Moret. J'aime point ça ! Le tonnerre va cracher sa boule sur nous, sûr ! »

Quelques gouttes chaudes et légères perlèrent à ses cheveux gris.

« P'tête point, si ça pleut d'abord, se rassura-t-il. »

Le nuage noircit, se dilata, couvrit le hameau entier, s'installa. Le vent s'était tu. Il faisait presque trop chaud.

« Eh ! La mé Pierron, cria Moret dès qu'il la vit, c'est l'bon dieu qui vous envoie. J'rentrons ensemble. Vous savez pas, confia-t-il, qui est chez la mé Falon ? Devinez, cré nom de nom, devinez ? La gamine, ouai, la gamine, qu'est devenue une dame, a l'est rev'nue voir l'autre. L'autre qui, à c't'heure n'a plus d'forces. »



*Été 1949*

2

Liliane suivait son père sur un chemin de terre. La petite fille en robe blanche bondissait derrière lui. Elle observait autour d'elle avec curiosité. Le père, d'une cinquantaine d'années, avançait en claudiquant.

Ils venaient d'arriver au hameau du Réoboc. Au bord du chemin, un attroupement d'enfants s'était formé. Ils assistaient à une bagarre entre deux de leurs camarades.

L'un d'eux devint mauvais. Deux veines bleues tracèrent leurs sillons du cou jusqu'aux tempes, se perdirent sous les cheveux carotte. Lorsqu'il serra les poings, les os saillirent sous la peau nacrée, trop fine.

En-dessous de la tignasse frisée, les yeux et les lèvres de son frère rirent. Ses taches de rousseur s'accrochèrent.

« J'suis l'plus fort, affirma-t-il.

Soudain, il râla, les yeux exorbités, les deux mains plaquées au bas-ventre.

— Arrêtez, s'affola Jeanine. Elle s'élança entre eux. Arrêtez, arrêtez. Ses cris entraînaient la bande qui se mêla aux combattants.

Jean-Claude et Michel se séparèrent rageurs.

— Vous arrêtez trop tôt, ironisa la grosse Evelyne, après tout, rien ne prouve que Jean-Claude n'aurait pas été le grand vainqueur.

— Y'a du monde, souffla une petite fille.

— Bonjour, Monsieur, dit poliment Jeanine. »

Le monsieur regarda les robes souillées, les tricots troués, le sang sur les mains de Michel, les nattes dénouées de Jeanine, et demanda :

« Madame Falon ?

— Elle est dans la cuisine, répondit la grosse Evelyne »

Alors l'homme tendit la main et ordonna :

« Viens. »

Les enfants examinèrent la nouvelle venue.

« Elle a tout marron : les cheveux, la peau, les yeux.

— Yeux marron : yeux de cochon.

— Elle est toute maigre et sa sandalette est détachée.

— Comment qu'tu t'appelles ?

— T'es d'la ville ?

— Laissez-la, jeta une femme qui sortit de la maison, c'est une p'tite du grand'pé. »

L'homme et l'enfant entrèrent. Le bas de la porte claqua.

« Installez-vous donc Louis » proposa aimablement la vieille.

La large cuisine cimentée servait de salle à vivre. L'âtre creusait un pan de mur ; une large cuisinière en fonte en masquait la profondeur ; des bûches, des fagots, des marmites s'entassaient dans la longue bouche noircie. Une petite table carrée meublait l'encoignure, juste à côté de l'horloge. Des seaux en zinc s'alignaient sur deux murs. Parallèles à l'entrée, une longue table et un banc

constituaient le mobilier.

La petite fille s'agenouilla sur le banc, puis, à travers la vitre, se mit à épier le jeu des autres.

« Huit ans déjà ? Comme elle est maigre ! A lui donnait point à manger, donc ? »

— Elle a grandi d'un coup.

— J'cré ben ! Sa robe est tellement courte qu'on voit sa culotte.

La petite fille s'assit sur le banc.

— C'est tout c'qu'elle a ? Continua la grand-mère en inspectant la valise, va falloir racheter du linge. »

Le père, gêné, proposa un répit. La période n'était pas propice aux dépenses. Peut-être en poussant jusqu'à Noël ?

— Mais elle suce son pouce ! s'écria la grand-mère.

L'enfant resta bouche bée devant l'index accusateur de l'imposante femme.

— Laisse donc, fit une voix profonde venant de l'encoignure, si elle veut sucer son pouce cette enfant ! Allons remets ton doigt dans la bouche ma petite fille. »

L'enfant baissa la tête. Elle serra fort contre elle un curieux objet que distingua immédiatement l'irréductible grand-mère.

« Qu'est-c'est qu'ça ? Interrogea-t-elle »

— Un ours, articula le père ennuyé. Il craignit que toutes ces singularités leur fassent refuser l'enfant.

— Avec son ours dans ses bras, elle sera sage comme une

image. C'est un cadeau qu'une voisine lui fit sous l'Occupation, alors qu'elle n'avait que deux ans. Comme les bras et les jambes étaient mangés aux mites, sa mère lui a tricoté un revêtement de laine. Enfin, vous savez, pendant la guerre ...

— Mais c'est gentil tout plein ça, reprit la voix de l'encoignure, eh bien ! Qu'elle le garde cet ours !

— A l'est pas très avancée pour son âge, jugea la grand-mère.

— Oh ! Mais, s'embrouilla le père, permettez-moi de vous demander pardon : à trois ans, elle savait lire et écrire et compter.

— Va falloir la mettre à l'école, conclut la voix profonde.

— Dans ce cas, reprit la grand-mère volubile, faut aussi des galoches, quelques sarraus, un bon manteau, des chaussettes de laine.

Le père se tut.

— J'en sommes point là. C'est juillet à c't'heure, en deux mois, Louis aura le temps de se r'tourner. »

La petite fille glissa un regard vers le coin sombre d'où émanaient ces ondes rassurantes. La silhouette était ronde, grasse. Dans un visage épais, la mâchoire en mouvement mâchonnait la carotte jusqu'au moment où, d'un air dédaigneux, la bouche cracha la chique, accompagnée d'un jet noirâtre, sifflant entre deux chicots. La petite fille eut une moue de dégoût qui n'échappa pas au vieil homme.

« Il est sale, ton grand-père, hein ? Embrasse-le quand même ton vilain grand-père, là, sur la joue. Attends, je regarde si ça pique, non, pas trop. Embrasse ton grand-père, ma petite fille.

L'enfant effleura de ses lèvres la peau rugueuse et violette.

— Oh ! Oh ! Je la dégoûte... Oh ! Oh ! L'affreux bonhomme ...

Le père insista

— Embrasse ton grand-père.

— T'embrasse ton grand-pé et pas moé ? demanda sévèrement la grand-mère.

L'enfant embrassa légèrement la peau duveteuse de la vieille.

— T'es ben délicate, dit-elle.

— Ah ! Ça ! Lança imprudemment le père, c'est bien vrai, même que sa mère l'appelait "la petite princesse".

— La p'tit'princesse, voyez-vous ça ! s'indigna grand-mère en jetant un œil féroce sur l'enfant, mais comment est-ce qu'on l'a élevée c'te gamine ? Et qu'est-ce què fait point comme tout le monde c'te princesse ?

— Elle est propre et coquette. A table, jamais de bruit. Sur ses vêtements : jamais de taches. Ses plis restent impeccables jusqu'au jeudi. »

Un silence pénible accueillit cette énumération. La femme regarda attentivement la petite fille sans parvenir à déceler un air de famille.

Le corps tourné vers l'âtre, un coude sur la table, le grand-père embarrassé lançait, lui aussi, quelques regards méfiants. L'étonnement s'inscrivit sur le visage craintif du père qui attendait des compliments.

La petite fille étreignant son ours, s'oublia jusqu'à fourrer son pouce dans la bouche en une succion passionnée. Dans la grande salle, vide de mots, le souvenir des commérages visita les vieillards. La mère, eh oui, avait la cuisse légère.

Précoce, les aventures ne lui manquaient pas. Ainsi, on ne lui

prêtait pas plus qu'il n'y avait. Misère ! Et ce cocu qui fournissait lui-même les arguments ! De leurs cœurs, disparut l'herbe follette un instant pétrie d'amicales intentions. D'où sortait-elle cette princesse, fille d'ouvriers et de paysans ?

Tout soudainement, l'enfant demanda :

« Est-ce que je peux aller jouer, grand-mère ? »

C'était bon à entendre ça. D'instinct, elle s'assimilait à la famille. Après tout il y avait doute.

Grand-père répondit pour sa femme, doucement moqueur :

« Eh bien ! Va donc, princesse »